Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 34

Artikel: La grève : nouvelle
Autor: Berthold, Frédéric
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-199520

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

faire son apparition en Suisse et on ne la connaissait pas encore au Val-de-Travers. Il l'examine sur toutes les coutures. Voilà un uniforme qu'il ne connaît pas et dont on ne lui a pas parlé. Larges galons rouges, sang et feu sur la poitrine, S. sur la casquette: qu'est-ce que cela pourrait bien être? Longtemps, il se creuse la tête, pour deviner. Enfin, ne trouvant rien, il adresse à brûle-pourpoint cette question à son compagnon de route:

— Eh! camarade, à quel bataillon appartiens-tu?

Alors le salutiste d'un ton grave:

— Au bataillon du ciel.

Cette fois, la recrue naïve a compris. Notre homme part d'un bon rire et lui répond sans avoir l'air de rien:

— Oh! alors, mon vieux, t'as encore un rude sale bout pour rentrer à ta caserne!

* * *

Sur ce, braves gens du Val-de-Travers, continuez, à la veillée, à vous raconter vos bonnes histoires. Le rire est la santé de l'âme. Je n'ai jamais vu rire les méchants.

— Que pensez-vous de tel et tel? disais-je un jour à un paysan, en lui parlant d'un homme qui n'inspirait pas grande confiance.

— Cet individu ne me dit rien qui vaille, me répondit-il, je ne l'ai jamais vu rire.

A. Bourquin, pasteur.

Deux signalements.

De même que leurs collègues du reste de la Suisse, les gendarmes et les agents de police du canton de Vaud reçoivent presque quotidiennement une petite feuille intitulée *Recueil général des signalements*, qui s'imprime à Berne et où sont dépeints en quelques lignes les malfaiteurs, les vagabonds, les gens sans aveu, recherchés par la police, les inconnus suspects dont il s'agit d'établir l'identité. Ces portraits ne ressemblent que vaguement à ceux de La Bruyère. On en jugera par les extraits suivants d'un numéro du mois d'août dernier, qui nous tombe par hasard sous les yeux:

Inconnu sourd-muet. — Dans le district de Nidau, Berne, il a été arrêté un inconnu sourd-muet, 40-50 ans, 160 cm., épaules assez larges, cheveux rouges, grisonnants, barbe rouge, yeux gris, front moyen, gros nez à grande racine... Souliers en bois, possède quelques pièces de 5 et 10 centimes et aussi quelques sous français d'où l'on déduit qu'il arrive d'une contrée française, *ces sous ont aussi plutôt l'accent français.* — Aviser la préfecture de Nidau.

Que dites-vous de ces sous qui ont plutôt l'*accent* français? Il faut croire qu'ils sont moins muets que l'inconnu aux souliers de bois, dans la poche de qui on les a trouvés. Si avec cette précieuse indication nos limiers ne découvrent pas du coup le nom du personnage, c'est qu'ils ne savent pas leur métier.

* * *

X., poursuivi pour vol. En fuite. Teint roussé... Oreilles gelées (le signalement est du 15 août)... Taches de mère sur les omoplates... A conduire à Arlesheim.

Ce voleur qui a de si singulières omoplates et qui a le toupet de se promener au mois d'août avec des oreilles gelées, doit être un bien sinistre gredin. Si nous étions la justice, nous offririons une récompense de 1000 francs à qui lui donnerait la dégelée dont il a un si urgent besoin. Mais nous ajouterions que ce que nos confédérés appellent des « taches de mère », ce sont tout bonnement des envies.

Cela leur fait une belle jambe.

Une Vaudoise à Londres, qui a assisté aux fêtes du couronnement du roi Edouard, nous confie ingénûment que ce qui l'a le plus frappée, ce sont les superbes mollets des grands personnages de la cour. Notre aimable compatriote ne se doute pas que ces mollets sont presque tous artificiels. Nous lisons, en effet, dans le *Tam-Tam*:

« Des industriels qui font en ce moment des affaires d'or, à Londres, ce sont les fabricants de faux mollets. Non pas, comme on pourrait le croire, parce que le nombre des cyclistes a augmenté, mais à cause du récent couronnement d'Edouard.

» Dans les grandes cérémonies publiques anglaises, en effet, tous les personnages de la cour, tous les hauts dignitaires, tous les pairs, doivent paraître en culotte courte et en bas de soie. Or les bas de soie collants ne font de l'effet que quand on a quelque chose à mettre dedans.

» Le métier de fabricant de mollets est très lucratif en Angleterre, à en croire du moins M. Clarkson, qui est le roi dans le domaine du rembourrage.

» C'est surtout à l'approche des vacances, déclare-t-il, que les affaires marchent. Les alpinistes, les chasseurs, les joueurs de golf, les automobilistes se font faire de solides jambes que la nature leur a refusées. Parmi nos bons clients, nous comptons aussi les valets de chambre, les valets de pied, les cochers de grande maison. Une belle paire de mollets a droit à des gages supérieurs. Puis nous avons les artistes dramatiques, les danseuses... »

Dans le canton de Vaud, l'honorable M. Clarkson ne ferait pas ses frais, qu'en pensez-vous?

Cein que l'est qu'on mammifèro.

Ne sé pas dein lo mondo coumeint cein va ora pè clliâo z'écoulès; mâ, mè seimbllio que clliâo régents font tot cein que pâovont po eimbrouilli lo commerço et eimbêtâ clliâo bouébo ein lâo faseint recordâ dâi z'afférès io nion lâi compreind gotta!

Po derè, vouaiti vai po cein que l'âi diont la science naturet? que l'est don l'histoire dè tot cein qu'on vai pè châotre: lo ciet, la louna, lo sélâo, lè bitès, lè dzeins, lè plliantès, lè dzenelhiès, lè coitrons, enfin, quiet! tot cein qu'est pè lo mondo! Eh bin, clliâo régents, po poai mi eimbêtâ clliâo bouébo, sè sont mécllia dè débatsi totès clliâo z'afférès po lâi fourrâ dâi noms dâo diabllio, qu'on ne sâ papi bin cein que cein vâo derè, coumeint vo z'allâ vaire. Po leu, on éléphant, l'est on pachyderme; on bâo, 'na vatse, dâi mammifères-ruminants; lo tsévau et lo bourrisquo, dâi mammifères, mâ solipèdes; 'na dzenelhie, on gallinacé; lè z'arandolès (mâ pas clliâo que no vignont dè l'Etalie), dâi fissirostres; lè crapauds, lè bots et lè renailles sont dâi batraciens: 'na tortua, on calédonien; lè coitrons et lè couquelhiès à bibornes, dâi gastéropodes; lè pessons, dâi z'amphibies; enfin quiet, vo dio que l'est on mécllion-mécllietta dâo tonaire!

El l'est la mim'affère po lè plliantès et lè z'herbès: lo blliâ, l'aveina et l'ordze, l'est dâi graminées; les tiuquès, dâi z'ombrellifères; 'na sapalla, lo vouargno, dâi conifères; lè tiudrès et lè tiudrons, ah! atteindès-vo vai... ne mé rassovigno pas bin se l'est dâi curepipes-cassées âobin dâi cucurbitacées; ma fai! se n'est pas l'on, l'est l'autro!

Ora, vo mé derè on pou! cein a-te lo fi? et n'ia-te pas dè quie férè veni fous clliâo bouébo avoué on potringâdzo dinse! Kâ, vo mè derè tot cein que vo voudrè, mâ, por mè, on tsat, l'est on tsat et na pas on félin; on bedzu, l'est on bedzu et na pas on longipenne; on caïon, l'est on caïon, à mein que cein ne sai 'na gouda et on sâ prâo qu'on tchou n'est pas dâo piapâo et lè favioulès dè la villya, cein que sâi fauta dè veni no derè et no z'eimbéguinâ que l'est oquiè d'autro; na! jamé on no lo farâ eincraire!

Adon, po ein reveni, vo derè que l'autro dzo noutron régent espliquâvè cé commerço à sè bouébo; lâo dévezâvè dâi bitès et lâi z'avâi de que lè mammifères l'étiont clliâo qu'aviont lo livro et dâi tétets, coumeint la vatse, la cabra et autro! lâo z'avâi de assebin que lè carnassiers l'étiont clliâo que viquessant dè tsai; lè z'herbivores, clliâo que medzivant de l'herba et dâo recor; lè z'insectivores, clliâo que sè nourressant dè mousselions, dè motsès et dè tavans, etsétra, quand tot d'on coup lo régent vai lo bouébo à Pégan, que fasâi lo fou avoué on autro 'na pas attiutâ; assebin, s'arrête franc et l'âi fâ:

— Dis vai, Pégan, pisque t'attiutè tant bin cein que ye dio, dis-mè vai cein que l'est qu'on mammifère?

— L'est clliâo que baivont lo mame! l'ai repond lo patifou.

L'est veré que l'est on bon qu'étâi âo banc derrâi que l'âi avâi cein sublliâ; la reponsa a fè crèvâ dè rire tota l'écoula, l'est bin veré, mâ, tota galéza que l'ètâi, le n'a pas ètâ âo régent, qu'a bailli âo bouébo Pégan à recopiyi cinq iadzo après l'écoula on chapitre dè clliâ science naturella po l'âi appreindre à bin savâi cein que l'est qu'on mammifèro.

* *

LA GRÈVE

Nouvelle

Suzanne achevait de dresser son goûter; petits fours fondants et marrons glacés, lorsque la porte s'ouvrit. Elle se retourna et prononça gaîment:

— Tiens! bonjour, Julia. C'est bien d'arriver la première.

Les deux amies s'embrassèrent, puis toutes deux commencèrent bientôt une causerie coupée, faite de paroles autant que de sourires.

Un coup de sonnette les interrompit, et, à leur tour, apparurent deux jeunes filles, deux sœurs, l'une, la cadette, un peu plus grande et surtout plus jolie que l'aînée. Deux exclamations les accueillirent:

— C'est Valentine!

— Et Lucienne!

Maintenant, le cercle était au complet.

Tous les jeudis, Mlle Suzanne d'Albers recevait; c'était son « jour » à elle, indépendant de celui de sa mère. Une réception, non, une réunion plutôt, car les banales connaissances en étaient bannies; en réalité, c'était: *la réunion de la grève.*

Depuis trois ans, en effet, les quatre amies avaient fondé, la « grève du mariage ». L'idée première était née un soir de bal, à la noce d'une amie commune où elles étaient toutes quatre demoiselles d'honneur. Subitement, songeant à toutes celles qui déjà étaient enchaînées, à plusieurs surtout dont la vie était triste, manquée ou insupportable, elles avaient décidé, dans leur sagesse de vingt ans, de rester filles. Valentine redoutait les tracas de la famille; Lucienne, elle, sentait que si son mari n'était pas parfait, elle deviendrait folle; et Julia, énumérant tous les cas où une femme peut être malheureuse en ménage, avait des vertiges, tandis que Suzanne, niant l'amour, assurait nettement que ces monstres d'hommes ne se marient plus, de nos jours, que pour l'argent. Bref, d'un accord commun, on avait juré de repousser toute demande, et la grève avait été votée à l'unanimité. De ce jour-là aussi la réunion du jeudi avait été décrétée.

Par exception, un membre du sexe masculin était toléré au sein du comité; c'était Michel, le cousin de Suzanne. Ces demoiselles l'avaient jugé pas dangereux. Professant en apparence les mêmes idées qu'elles-mêmes, on se servait de lui pour savoir les petites malices des hommes, pour juger aussi d'après nature, et lui, sceptique et rieur, s'amusait énormément lors des grandes discussions, quand Julia, par exemple, soutenait que tous les maris sont taquins « avec intelligence », et que Valentine, au contraire, disait que c'est « par bêtise... Parfaitement, ils sont tous méchants et bêtes! »

Ce jeudi-là, la réunion était complète. Michel, à son tour, venait d'arriver.

— Alors, quoi de nouveau? commença Valentine en grignotant un nougat.

— Du nouveau, moi j'en sais! jeta Julia vivement. Avant-hier j'ai rencontré Louise. Ah! ma chère, quel changement; elle si gaie, si spirituelle jadis, un enterrement maintenant.

Son mari est un ours, paraît-il, il lui défend de lire ceci, de voir cela; il l'empêche même de parler, aussi elle est d'un terne...

— Louise, ce n'est pas possible! s'écria-t-on en chœur.

— Moi, reprit Lucienne, j'ai reçu une lettre d'Yvonne. Elle est très malheureuse, son mari la trompe, elle est presque toujours toute seule et quand, par hasard, ils sont ensemble, il lui fait des scènes affreuses. Et dire que c'était un mariage d'amour.

— Aussi faut-il être assez naïve pour croire à l'amour! lança Suzanne. L'amour est une maladie; quand on en est atteint, il faut se soigner.

— Petite cousine, voilà qui est bien dit, riposta Michel, puis il ajouta: quant aux femmes, s'entend, car, de même que vous êtes d'une essence différente, de même les choses vous atteignent différemment.

— Malhonnête! fit Suzanne voulant se fâcher et n'y parvenant pas.

— Monsieur Michel, vous serez à l'amende, si vous continuez, dit Valentine.

— Moi? Et pourquoi? Mais je vous approuve toujours, Mesdemoiselles... A bas le mariage! Vive la liberté! Les hommes sont des monstres! Les hommes sont... sont tout ce que vous voudrez. Et encore une fois: vive la grève!

— Vive la grève!! répétèrent en écho les quatre jeunes filles.

* * *

— Que de choses en un an! soupira Suzanne.

— Oui, reprit Michel imitant sa cousine, l'harmonie est détruite, le quatuor est devenu trio.

— Lucienne est mariée depuis trois mois, ajouta Julia rêveuse.

Et, plus violente que tous, Valentine, la propre sœur de la renégate, conclut:

— C'est une défection!

Puis, chacun ayant exprimé son intime sentiment, le silence se fit durant quelques secondes.

C'était jeudi, en effet, et malgré la perte d'un de ses membres, le comité de la grève était réuni. La conversation, à présent, avait pour sujet la blâmable conduite de Lucienne. Chaque fois, c'était à qui trouverait une épithète pour flétrir son acte.

— C'était bien la peine de crier si haut qu'elle ne se marierait jamais, jetait l'une.

— En somme, c'est par ambition, reprenait l'autre.

— Dame, disait Michel, il n'est pas donné à tout le monde d'être la femme d'un attaché d'ambassade, d'être reçue à la cour de Sa majesté le tzar Nicolas II... et l'avenir... quand à son tour elle sera Madame l'Ambassadrice, recevra, donnera des fêtes dont tous les journaux parleront.

— Oui, c'est cela qui a ébloui ma sœur, interrompit Valentine, son caractère est ainsi: dominer, être en vue partout, toujours; car ce n'est pas la beauté de M. de Berville qui l'a séduite, je suppose; mon cher beau-frère n'a rien de transportant, on peut réellement dire qu'elle a épousé la position.

Alors Julia sortant de son mutisme:

— Quelquefois cela n'est pas à dédaigner.

Le ton sur lequel cette phrase fut dite étonna le jeune homme et les deux jeunes filles.

— Quoi... que veux-tu dire? commença Suzanne.

— Comment, vous excusez Mlle Lucienne, pardon, Mme de Berville? finit Michel.

— Je ne l'excuse pas, fit-elle embarrassée, seulement je la comprends.

— C'est la même chose.

Mais Julia poursuivant son idée et, sans prendre garde à l'interruption, reprit:

— Oui, je la comprends, car le bonheur peut être trouvé ailleurs que dans les affections.

Imposer par des titres, des droits, ou simplement par la fortune, doit être flatteur.

En disant ces mots, les yeux de Julia brillaient et elle semblait à la fois répondre à une pensée secrète.

Suzanne eut un soupçon.

— Est-ce que, par hasard... murmura-t-elle, tu songerais toi aussi à?...

Julia baissa la tête et ne répondit pas.

— Allons, un peu de courage, fit Michel en riant, avouez.

— Eh bien... eh bien, oui, je crois que je suis fiancée.

— Comment, vous n'en êtes pas sûre?

La jeune fille rougit.

— Si, j'en suis sûre; seulement, ici, je n'osais pas le dire.

Deux exclamations partirent ensemble, l'une courroucée, lancée par Valentine:

— O lâcheté!

L'autre, triste, murmurée plutôt que dite, par Suzanne:

— Notre pauvre grève!

Tandis que Michel jetait gaîment:

— Mademoiselle, tous mes compliments.

Mais elle, cherchant à se disculper:

— Voilà, c'est un jeune homme très riche... Oh! je ne l'aime pas, et nous sommes bien d'accord, nous nous laisserons très libres, lui de son côté, moi du mien. Seulement j'aurai équipage et automobile, des bijoux superbes, je me ferai habiller chez un grand couturier, et notre hiver sera partagé entre Cannes et Paris, tandis que nous passerons l'été à Trouville et une partie de l'automne dans notre château de Clairefontaine. Vous voyez, je puis accepter un pareil mariage.

Ces mots tombèrent dans le vide; ni Suzanne, ni Valentine ne répondirent. Mais, Michel, lui, en manière de conclusion, prononça, finement ironique:

— Vous complimenter, je vois, était insuffisant; vous avez droit à toutes les félicitations.

* * *

Michel surpris, en entrant, de voir sa cousine toute seule, prononça:

— Eh quoi! personne? Puis il ajouta: Il est vrai que maintenant le cercle est bien réduit. Mais Mlle Valentine?...

— Valentine est venue... et partie déjà, répliqua Suzanne d'un ton maussade.

— Partie!...

Et, sans transition:

— Qu'avez-vous aujourd'hui?

— Ce que j'ai, commença la jeune fille, mon pauvre Michel, il fait noir en moi.

Et cela par la faute de mes amies, de Valentine..

— Par hasard... est-ce que, elle aussi?... murmura le jeune homme.

— Oui, elle vient de m'annoncer son mariage. Et savez-vous pourquoi?... Parce qu'elle s'ennuie!

Et Suzanne, en prononçant ces mots, eut un éclat de rire nerveux.

— Depuis que sa sœur est mariée, elle s'ennuie, reprit-elle, comme si la vie ne peut être remplie par autre chose: le travail, l'art, la charité, que sais-je!... La jolie distraction, ma foi, d'avoir des marmots qui pleurent, un mari qui bougonne...

— Je vous ferai observer, petite cousine, que tous les maris ne bougonnent pas; et il est doux, parfois, de marcher à deux, de se confier à un autre soi-même, qui vous encourage ou vous console... et, plus tard, les petits; cela est frais, gazouille, rit... ils grandissent et on les guide, on les aime. L'amour, voyez-vous, personne encore n'a rien inventé de meilleur.

La voix de Michel, peu à peu, s'était faite tendre, enveloppante. Malgré elle, Suzanne en fut troublée. Mais elle essaya de badiner toujours.

— Mon cher, mariez-vous, vous êtes mûr.

— Non, fit le jeune homme du geste plus encore que par la parole.

— Si, je vous assure, vous changez, je l'ai remarqué. Je parie que vous êtes amoureux.

— Amoureux, cela oui, je le suis! lança-t-il dans un élan. J'aime une jeune fille belle, pure, au front large, intelligent, aux yeux noirs; en elle tout charme justement parce qu'elle ne cherche pas à plaire...

— Eh bien, épousez-la, qu'est-ce que vous attendez? interrompit Suzanne, les lèvres tremblantes et, inconsciemment, le cœur serré.

Pour la première fois, elle voyait la possibilité du mariage de son cousin et cette idée, c'est drôle, lui faisait du mal.

— Non, dit-il encore.

— Mais, puisque vous l'aimez.

— La belle affaire, fit-il douloureux, puisqu'elle ne m'aime pas... Ah! puis, tenez, parlons d'autre chose.

Et, pendant une minute, l'un et l'autre gardèrent le silence.

Pour se donner une contenance, le jeune homme pourtant s'approcha du piano, jeta un arpège, et, regardant la partition ouverte sur le pupitre, prononça:

— Tiens, vous avez cela déjà?

Mais elle, sans répondre à sa question, et s'approchant de lui:

— Vous êtes bien sûr... qu'elle ne vous aime pas?...

Il leva les yeux, et voyant sa cousine émue, mais ne pouvant pas croire encore ce qu'elle disait... puis voulant aussi une preuve, un mot, il reprit:

— M'aimer, elle, allons donc! Elle ne comprend pas l'amour, elle le méprise... et dit que c'est une maladie! quand on en est atteint, il faut se soigner.

— Michel, fit la jeune fille dans un soupir.

Et soudain deux larmes brillèrent dans ses yeux.

— Quoi! jeta-t-il en se levant. Suzanne... dites...

— Que voulez-vous que je vous dise?... je... je je suis malade.

Elle se détourna, rougissante; mais lui ne doutant plus, et heureux, lui prenant la main, murmura:

— Il faut vous soigner.

— Alors... balbutia-t-elle, soyez mon médecin — et reprenant le tutoiement de jadis, comme quand ils étaient petits, elle ajouta très bas: « Toi seul peux me guérir. »

Ce fut une minute exquise, leurs deux cœurs battaient ensemble, ils regardaient dans le vide... et voyaient le bonheur...

Suzanne, la première, se ressaisit et, son enjouement reprenant le dessus:

— Et la grève? fit-elle en souriant.

— Mais, elle existe toujours, jeta Michel, seulement, cette fois, c'est *la grève du célibat.*

Frédéric BERTHOLD.

Paysanne au marché. — Le cliché que nous donnons en première page, nous a été obligeamment prêté par un de nos lecteurs. Il reproduit fidèlement une aquarelle, qui, si l'on en juge par la coupe du costume de la jeune paysanne, doit dater du temps du premier empire ou peut-être d'un peu plus tard, car, à cette époque, en fait de modes, nous retardions toujours un peu sur Paris. Le fond représente la place du Marché, à Vevey; chacun l'a reconnue.

Ils viennent de nous quitter, Barnum et Bailey. — Cette étonnante bourgade grise, dont les tentes abritent une population supérieure à celle d'Echallens, a disparu comme elle était venue: en trois heures, mystérieusement, de nuit, sans bruit. Deux jours durant, Lausanne a ressemblé à Vevey pendant une Fête des vignerons. Sur la place de Beaulieu, comme en une gigantesque « abbaye cantonale », Gros de Vaud, Pied du Jura, Lavaux, La Côte et Grand district ont déversé toutes leurs jeunesses: garçons à chapeau de paille au ruban vert et blanc; filles aux robes de claire mousseline.

Tout bon Vaudois aura apporté son tribut d'admiration — admiration est peut-être trop dire — de curiosité plutôt, au génie créateur des Yankees et à la multiplicité de leurs exhibitions. Bien longtemps, à Mollens, comme ailleurs, on parlera du « Grand cirque » de Lausanne. Les amis de la Broye n'oublieront pas les petits cochons dressés, pas plus que ceux du XXIIIe, l'homme à la tête de singe.

Barnum et Bailey s'en sont allés à Fribourg. De là, ils se rendront en Suisse allemande, puis dans le nord de la France, en Belgique et en Allemagne. Enorme sangsue appliquée sur tous les portemonnaies de la vieille Europe. H. L.

Recueil des lois du canton de Vaud.

A vendre d'occasion, *en bloc ou séparément*, un certain nombre de volumes du *Recueil des lois du canton de Vaud.* — S'adresser au **Bureau du Conteur vaudois**.

Passe-temps. — Nous publierons samedi prochain la réponse au *passe-temps* de notre dernier numéro.

La rédaction: J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne *Imprimerie Gaillard-Howard.*